

ont quelquefois pris la parole , et très-bruyamment , pour appeler sur eux l'attention publique. Par là, ils l'ont accaparée au détriment de la classe non moins intéressante et bien plus nombreuse qui cultive le sol. La science a presque entièrement négligé les campagnes, au point que leur histoire est un sujet tout neuf, dont la grande difficulté consiste même en ce qu'il y a tout à faire , tant les documents sont rares et épars.

On commence à revenir de cet oubli. Des causes diverses ont attiré les regards, soit de la science, soit du public, sur les populations agricoles. Aux crises industrielles ont succédé, à plusieurs reprises, depuis quelques années, des crises de subsistances bien plus terribles par l'étendue de leurs effets. L'économie en a recherché les causes ; elle s'est inquiétée de la dépopulation des campagnes, de cette fièvre qui pousse les paysans à quitter leurs paisibles travaux pour venir chercher dans les villes des salaires plus élevés, mais moins sûrs. Les législateurs et l'État ont dû s'occuper de ces nouveaux dangers : maintenant même ils essaient, par de vastes institutions de *crédit foncier*, de remédier à cette plaie si longtemps inconnue des hypothèques qui grèvent le sol. Mais ce n'est là qu'un palliatif ; beaucoup pensent que le mal vient de plus loin. Une statistique pessimiste s'est même demandée si l'agriculture, *cette mamelle de la France*, comme disait Sully, ne s'était pas appauvrie de nos jours ; si la terre de notre patrie n'était pas épuisée, et sur la pente de cette stérilité à laquelle sont vouées aujourd'hui, par suite de diverses causes, tant d'autres contrées jadis fertiles. Bref, l'attention universelle est fort éveillée sur toutes ces questions auxquelles se relient de si graves intérêts. Et comme le présent tient toujours au passé, l'Académie des sciences morales et politiques ne pouvait mettre au concours de question plus opportune que l'*Histoire des classes agricoles*.

Nous n'avons point à juger le livre de M. Daresté ; l'Insti-